



Enfants en justice

XIX-XX^e siècles

Pour citer cet article :

Rapport d'activité de l'Œuvre libératrice, 1913, p. 11-21.

RAPPORT GÉNÉRAL

M^{me} PÉGARD

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

La continuité dans l'effort est une vertu essentielle qui nous guide, nous soutient, nous affermit, quand, ayant entrepris une œuvre que nous jugeons digne de cet effort, nous cherchons à la faire réussir.

Depuis douze ans que l'Œuvre Libératrice existe, cette continuité de la volonté agissante et généreuse, qui a présidé à sa fondation, n'a pas faibli un seul instant. Nous sommes restées sur la brèche, je dirais volontiers que nous nous y sommes maintenues, inlassables, si je ne craignais qu'on y vit quelque idée de nous rendre à nous-mêmes justice, alors que je voudrais seulement montrer quels obstacles on peut vaincre et quelles difficultés on surmonte, quand on a, au fond du cœur, la foi en l'œuvre poursuivie et la volonté de la mener à bien.

J'ai suivi l'Œuvre Libératrice depuis ses premiers débuts, aux côtés de notre chère Présidente, personne n'en a plus que moi, après elle, poursuivi les diverses étapes. Petite Œuvre, tout d'abord, provoquant les sourires narquois de ceux à qui on en parlait : « Vous vous intéressez à des prostituées? Comment avez-vous le courage de vous occuper de ces tristes filles, de ces déchets d'humanité? » me disait-on un jour, dans un grand magasin où j'allais quêter quelques objets mobiliers. « Ah! ai-je répondu, avec un sentiment de fierté qui faisait d'autant mieux battre mon cœur qu'on avait plus voulu m'humilier, c'est notre bénéfice à nous autres de pouvoir nous intéresser à ces malheureuses, sans avoir à craindre de nous salir dans aucune boue. » On ne m'a rien donné là... et j'ai passé plus loin.

Mais, depuis, quel changement ! L'Œuvre est presque devenue « populaire » ; elle est entourée du respect et de la considération de ceux qui l'ont vue agir ; elle a des amis infiniment dévoués, des dames patronnesses qui lui consacrent leur vie ; et surtout, elle a des petites âmes tendres qui la considèrent comme leur famille, des âmes dans lesquelles nous avons fait revivre la divine fleur de la pureté ; notre maison est devenue leur maison, elles s'y trouvent bien et elles y oublient le triste logis où s'est écoulé leur enfance ou leur jeunesse. Nous ne saurions trop dire combien l'atmosphère calme et heureuse dont nous les entourons nous aide dans le travail si délicat des âmes que nous cherchons à ramener au bien.

Nous avons fait des prosélytes ; la maison d'Auteuil a servi de type, de modèle. Il y a des Œuvres Libératrices à l'étranger, en Suisse, en Belgique, en Italie ; la petite plante a grandi ; elle est devenue un arbre vigoureux et beau.

Mesdames, Messieurs, je tiens, comme chaque année, à vous exposer les résultats de l'Œuvre pendant l'année écoulée.

En 1912, nous avons hospitalisé :

56 femmes et jeunes filles : 22 majeures, 34 mineures. Elles ont fourni 5386 journées de présence.

Plus la petite Simone qui est chez nous depuis deux ans et que vous connaissez toutes, et 12 enfants qui nous sont venus dès leur naissance, les mères étant allées faire leurs couches à la Maternité.

Nous avons placé 56 de nos jeunes filles :

26 domestiques, 4 lingères, 4 couturières, 2 modistes, 1 dentelière, 1 corsetière, 1 ouvrière en fourrures, 2 cartonnières, 2 blanchisseuses, 3 ouvrières d'usine, 3 employées de commerce, 1 infirmière, 1 sténo-dactylographe, 1 institutrice, 1 nurse anglaise, que nous avons pu placer avec son enfant, en Angleterre, et enfin nous en avons rapatrié 3.

Parmi nos jeunes filles, 8 ont été victimes de la Traite. L'une d'elles, Polonaise âgée de 18 ans, rendue malade, a été longtemps en traitement. Elle est venue chez nous en sortant de l'hôpital, ne sachant pas le français ; et rien n'était plus triste que de la voir chanter quelquefois, le soir, des airs nationaux où la Pologne pleure son indépendance perdue ; elle pleurait aussi, la pauvre fille, les malheurs de sa patrie et ceux de sa vie.

L'autre était une jeune Autrichienne de 17 ans. Grâce à la générosité de M^{me} de Rothschild, ces jeunes filles ont pu être rapatriées, et, grâce à un concours très touchant que nous avons trouvé auprès des *Amies de la Jeune Fille*, d'étape en étape, elles

ont été reçues, surveillées, et finalement rendues à leurs parents; elles n'ont plus, certes, le désir de quitter le foyer paternel.

En août dernier, trois jeunes filles, une majeure, 2 mineures, nous ont été signalées. Elles partaient pour Buenos-Ayres: elles furent arrêtées à Charenton par la police prévenue. Elles allaient rejoindre Boulogne et s'y embarquer pour leur destination définitive.

Les trafiquants furent arrêtés et condamnés, l'un à deux ans, l'autre à six mois de prison.

En octobre, un même cas s'est présenté : deux jeunes Israélites devaient partir ensemble, encore pour Buenos-Ayres; toutes deux Polonaises, dans l'espoir de trouver là cette bonne place qui est toujours le piège auquel se laissent prendre ces pauvres filles. Au moment du départ, l'une était déjà devenue la maîtresse du trafiquant et l'aidait à séduire la seconde. Le trafiquant a été condamné à deux ans de prison, sa complice à six mois.

Nous avons eu également une belle jeune fille de dix-sept ans à peine, qui avait quitté Varsovie pour suivre un ami lui ayant promis de l'épouser. Les parents, affolés, cherchèrent leur fille. Celle-ci comprit qu'elle avait été trompée et, à peine arrivée à Paris, elle se mit en quête d'une compatriote, qu'heureusement elle rencontra, qui la recueillit et la conduisit à la Société pour la protection de la jeune fille israélite, qui nous la confia. Trois jours après, son père arrivait à Paris la chercher.

La vie intérieure de l'Œuvre Libératrice a été parfaitement tranquille et régulière. Les cours d'instruction faits par M^{me} Jacques sont bien suivis. Nos enfants y apprennent l'orthographe, le calcul, la géographie; M^{me} Hochstaeder s'est chargée, avec sa bonté et sa générosité ordinaires, de les surveiller et de récompenser celles qui se montrent les plus dociles et les plus appliquées.

M^{me} Dieterlen les fait chanter; elles aiment beaucoup le cours de chant qui leur met de la gaieté et de la joie au cœur. Enfin, M^{me} Bridelance dirige un cours d'ouvrage manuel : lingerie, broderie, dentelle, qui est tout à fait remarquable. On fait aujourd'hui, à Auteuil, de fins travaux de trousseaux, grâce à l'impulsion que M^{me} Bridelance a su donner à son cours, et certes, nous étions loin de nous attendre, quand elle a commencé à le diriger, aux beaux résultats qu'elle atteint avec des éléments qui n'en promettaient guère l'espoir.

Nos surveillantes ont rempli leur tâche à notre entière satisfaction; je suis heureuse de les en féliciter.

M^{me} Jacques, notre si dévouée directrice, vient de commencer

sa dixième année de séjour à l'Œuvre. Elle a eu, pendant ces dix années, bien du mal, bien du travail, et j'ajouterai un absolu dévouement. Je suis heureuse, Mesdames, de lui rendre ce témoignage, et bien certaine que vous vous associerez de tout cœur, avec moi, pour remercier M^{me} Jacques, la féliciter, et lui dire combien nous sommes heureuses de l'avoir avec nous.

LA VIE INTÉRIEURE DE L'ŒUVRE

M^{me} DIETERLEN

Mesdames,

Pour la première fois je suis appelée à parler devant vous et je dois vous avouer que j'ai eu une extrême tentation d'échapper à cet honneur. Notre chère Présidente, en me demandant de faire la petite allocution dont se chargeait chaque année notre Secrétaire générale, M^{me} Simon, pressentait bien mon refus; mais elle savait aussi qu'elle peut absolument compter sur moi et sur mon affection et sa tâche a été facile, vous le voyez, puisque tout de suite je me suis rendue, et que me voici à cette tribune en toute simplicité.

Il me faut donc vous parler de cette Œuvre Libératrice, en personne qui la fréquente souvent, je dois ajouter qu'au même titre, je suis très souvent interviewée à son sujet, et que presque toujours en tête de l'interrogatoire se pose la même question: Combien avez-vous de résultats? Combien de sauvetages? Et on ajoute aussitôt: Bah! on connaît vos chiffres plus ou moins exacts, et on connaît vos petites coureuses qui ne valent pas toute la peine que vous vous donnez. Allez, croyez-nous, laissez-les courir et faites meilleure besogne ailleurs.

Mesdames, ces paroles, ou à peu près, je les ai dites moi-même, je le confesse, et ce n'est que peu à peu, en visitant souvent ces pauvres petites, en me penchant sur leur cœur souffrant, en pénétrant dans leur âme fermée, que mon opinion a changé.

Pour vous faire partager mes sentiments, peut-être n'aurai-je qu'à vous raconter les deux histoires suivantes:

Un après-midi, nous devions nous mettre au piano et chanter gaiement. La petite Rose qui à l'ordinaire était toujours la première à mon côté était absente; ce jour-là, point de Rose. Où était-elle? Je regarde et l'aperçois qui continue à coudre, indifférente à ce qui se passe.

Je m'approche:

— Eh bien?

Rose a les yeux rouges.

— Tu ne veux pas chanter?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je pleure.

— Pourquoi pleures-tu?

— Je pense à maman.

Je prends Rose par la main :

— Viens me conter ton chagrin.

Nous allons dans le cabinet de la doctoresse et là commence le récit de Rose :

— Nous étions trois filles. Papa travaillait dehors et maman faisait des ménages. Ça allait assez bien; mes sœurs aînées ne m'aimaient pas et me maltrahaient, mais j'aimais tant ma maman que, lorsqu'elle rentrait, j'oubliais tout. Alors mon père est mort. Mes sœurs ont dû travailler, mais elles ont bientôt fait la fête et souvent elles ne rentraient pas le soir. Au bout de peu de temps, ma mère s'est mise à tousser, puis elle est tombée malade et un jour elle me dit : « Je suis obligée d'aller à l'hôpital; tu iras chez ta tante, la chiffonnière, à la Villette. Elle te prendra avec elle... » Le lendemain, ma maman est partie et je suis allée chez ma tante; elle avait cinq enfants et moi j'étais de trop.

« Elle m'a dit comme ça : « Tu travailleras avec nous. » Et chaque matin, à trois heures, il a fallu se lever pour aller chiffonner. Quand je rentrais à midi, elle me donnait à peine à déjeuner et me disait que je trouvais bien assez de choses à manger dans les chiffons. Ce que j'ai pleuré! Mais je ne pouvais pas me plaindre car elle me battait, elle me frappait même avec un marteau en mettant sa main devant ma bouche pour m'empêcher de crier. Il y avait un an que j'étais là quand, un jour, j'ai vu que ma tante lisait une lettre. J'ai pensé tout de suite que cela devait être de ma maman et, pendant que ma tante était sortie, j'ai pris cette lettre et j'ai couru chez la voisine pour qu'elle me la lise; moi, je ne savais pas lire.

« Ma maman écrivait qu'elle était sortie de l'hôpital. Alors j'ai été tellement, tellement contente, et j'ai pensé : « Tu vas te sauver tout de suite. » Mais je n'ai fait semblant de rien; le lendemain, à trois heures, je me levais comme d'habitude, mais au lieu d'aller à mon travail, je me suis mise à courir vers Paris et j'ai marché, marché sans m'arrêter jusque chez nous, à l'hôtel où était notre chambre. Je trouvai ma maman, qui me dit, effrayée : « C'est vraiment toi, ma petite Rose? Je ne te reconnais pas. »

Elle disait ça, rapport à ma robe déchirée, j'étais en loques, les cheveux longs et sales, la figure maigre et pointue. Moi, je pleurais, tant j'étais contente de retrouver ma maman qui me dit : « Je vais te déshabiller et te laver. » Alors elle a vu sur mon corps, tous les coups que j'avais reçus et elle s'est mise à pleurer, et elle a dit : « Ça ne se passera pas comme ça ; il faut montrer ça à la police. » Et il paraît que ma tante et mon oncle ont été condamnés.

« Alors ça a de nouveau été la bonne vie avec ma chère maman. Elle sortait le matin pour son travail ; je faisais le ménage comme avant, et j'étais si contente. Mes sœurs, on ne les voyait pas beaucoup. Mais cela ne devait pas durer, la toux a bientôt recommencé et maman a dû retourner à l'hôpital en me confiant, cette fois, à mes sœurs. Chaque jour j'allais à l'hôpital et je restais pendant l'heure de la visite à côté de maman. Je voyais bien que ça allait plus mal. Un jour, elle me dit comme ça : « Reste avec moi, je crois bien que je vais mourir. » Mais on ne permet à personne de rester ; je suis partie en pleurant, et, le lendemain, quand je suis arrivée, le lit était vide. On me dit : « Tu peux t'en aller, ta maman est morte, elle n'est plus ici. » Alors je suis rentrée dans notre chambre et mes sœurs me disaient : « Viens faire la fête avec nous. » Je ne pouvais pas faire autrement, mais ça ne me plaisait pas et une fois, au poste, un agent m'a dit : « Tu es trop petite pour faire le métier. Vas à la rue Boileau, chez M^{me} Avril-de Sainte-Croix. » Mes sœurs ont dit : « On va t'y conduire. »

Et là finit le récit de la pauvre enfant dont je me rappelle l'arrivée ici ; elle était sombre et farouche, et malpropre au possible ; elle osait à peine nous regarder. M^{me} Jacques lui dit gentiment : « Nous allons commencer par te donner un bain. » Pendant cette opération, j'allai à l'ouvrage et, quand je revins voir notre petite sauvage, elle était transformée ; ses yeux brillaient et semblaient plus clairs, ses joues roses. Elle me regarda, joyeuse : « Madame, je suis propre ! » C'était le premier pas vers le relèvement. Et maintenant elle est parmi nos meilleures pensionnaires et rarement la mélancolie la visite.

Le second récit est plus court : Germaine est fille d'artistes de petit théâtre ; elle-même a joué et dansé toute petite. A quinze ans, elle est prise dans une rafle et conduite à Fresnes où nous avons été la cueillir, M^{me} Jacques et moi, sur la demande du Juge d'instruction.

Lorsqu'on va chercher les pensionnaires dans leur cellule, elles vont revêtir les vêtements qu'elles avaient au moment de leur arrestation. Germaine se dépouilla de son sarrau et, quand

elle apparut en sa toilette de petit trottin, elle me fit tant l'effet, avec sa jolie figure chiffonnée, d'être en harmonie avec la vie de libertinage de faubourg, que je dis à M^{me} Jacques : « Si nous gardons ce poisson-là, ce sera bien la pêche miraculeuse. » M^{me} Jacques me répondit : « Je partage votre impression. »

Au bout de huit jours, je retrouvai Germaine revêtue de son grand tablier bleu et travaillant. J'eus peine à reconnaître la petite gamine extraite de Fresnes. Elle me regarda gentiment et me dit : « Je suis contente. » Depuis, elle n'a cessé de progresser ; elle travaille bien, se donne de la peine et pourra faire sa carrière dans la couture.

Dernièrement, elle aussi était triste. Elle me suivit dans la cour et me dit : « Je suis en mal de mes parents ; voilà trois fois que je leur ai écrit, ils ne me répondent pas. Si vous saviez, madame, ce que c'est triste d'être abandonnée de ses parents. »

Alors je lui démontrai le bonheur qu'elle avait de retrouver ici une nouvelle famille. Je l'assurai de tous les inépuisables trésors d'intérêt et d'affection que réserve à ses protégées le cœur d'or de M^{me} Avril. Je tâchai de lui faire sentir que, si l'on ne peut jamais remplacer de bons parents, au moins peut-on retrouver un foyer bienfaisant tel que celui de la rue Boileau. Il est une Providence fidèle et sûre à toutes ces jeunes abandonnées qui peuvent être comprises et consolées par des cœurs maternels tels que ceux de M^{me} Jacques et de ses fidèles collaboratrices.

Germaine essuya ses larmes ; une espérance jaillit dans ses yeux bleus et je la sentis conquise à la sécurité de l'avenir et à l'amour d'une vie meilleure.

Mesdames, ces deux récits ne nous atteignent-ils pas plus dans notre cœur que dans notre cerveau, et ne placent-ils pas le problème bien au-dessus d'une question de chiffre ? On n'éprouve plus le besoin de chercher le pourcentage des sauvetés, dont je vous parlais plus haut, le cœur ne fait plus de comptabilité, il se donne, il aime, il sauve.

Mesdames, toutes nos pupilles ne sont pas dignes d'intérêt à l'égal de ces dernières, loin de là. Nous avons au bercail, des brebis rétives qui nous paient d'ingratitude, nous apportent déception sur déception. Elles nous causent des tracasseries, des ennuis : le problème se pose : Que faut-il faire ? Les abandonner tout de suite et les rendre au ruisseau ; essayer d'un relèvement possible ? Et alors, comment traiter ces plantes nées dans la boue ? Comment préserver les autres, déjà améliorées, de leur contact ? Puis il faut s'occuper de celles qui sont relevées, leur chercher de l'occupation, une bonne occupation, les suivre etc...

Mesdames, c'est là que j'éprouve le besoin de vous exprimer toute l'admiration que j'éprouve pour notre Présidente. Vous qui la connaissez, savez la vie agréable et brillante que lui procureraient ses dons et ses aptitudes exceptionnelles, vous savez à quels durs travaux, utiles et réels, elle consacre sa vie, mais vous ne saurez jamais la patience, le dévouement, la fidélité, apportés ici, par elle, à cette œuvre humble, ingrate et peu sympathique à tant de gens qui se voilent la face en présence des horreurs de la vie.

M^{me} Avril, au travers de mille difficultés matérielles surtout, poursuit ici son but sans faiblir, sans hésiter, sans marchander. Elle donne tout, ses forces, sa santé, son argent.

Mesdames, tous les apostolats sont œuvres pies. La plupart précèdent nos temps, nos pensées, nos esprits et nos courtes vues. De là, nos discussions, nos résistances, nos doutes.

Notre devoir est de suivre ces apôtres en confiance, de les soutenir en sincérité. Éclairés de leur lumière intérieure, ils ne s'égareront pas, ils sont nos conducteurs dans des voies de compassion et de pitié actives. Si nous avons besoin d'eux pour saisir le flambeau qu'ils ont allumé, ils ont besoin de nous pour les fortifier dans leur œuvre de rédemption. Oui, ils ont besoin de nous, de notre collaboration. Ne l'oublions pas et marchons d'un pas ferme, en fraternité avec eux, le cœur plein d'amour, la foi rivée à l'âme. Plus grande sera notre fidélité, plus nombreuses seront celles dont le salut nous est confié, plus grande sera la brèche faite dans le royaume des ténèbres.

RAPPORT SUR LE TRAVAIL A L'ATELIER

[**M^{me} BRIDELANCE**

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

L'année dernière, nous vous avons entretenus de notre projet de réorganiser le travail en le rendant professionnel autant que possible et de notre ardent désir de permettre à certaines de nos pupilles qui le veulent de sortir de notre atelier parfaites ouvrières.

Aujourd'hui nous avons la grande joie de vous dire que notre espérance n'a pas été déçue. Au contraire, nous sommes heureuses de constater que presque toutes, entraînées par le bon exemple de quelques-unes, ont rivalisé d'adresse et d'entrain.

Les commandes ont été principalement de la lingerie, des trousseaux d'enfants, du linge de maison, et des services de table pour lesquels on nous a demandé des jours très difficiles à faire.

Nos pensionnaires sont arrivées à vaincre les difficultés et à satisfaire les personnes qui ont bien voulu nous confier ce travail délicat.

Le but essentiel pour lequel M^{me} Avril de Sainte-Croix a créé cet atelier : le relèvement par le travail, a été atteint. Nos pupilles deviennent de plus en plus laborieuses, dociles et désireuses de gagner leur existence par le travail.

Il est beau d'assister à la transformation de ces esprits, qui naguère étaient dans l'ignorance des ressources qu'ils renferment, mais que le travail élève maintenant vers la vie supérieure et libre. Je voudrais, mesdames, que vous pussiez être témoin de leur joyeux effort, car chaque effort leur révèle tout un monde de sentiments jusqu'alors inconnus.

Presque toutes sont très étonnées du résultat acquis, ne se soupçonnant pas capables de pouvoir « vouloir » parce qu'elles n'avaient jamais encore fait appel à leur volonté avec intelligence et persévérance.

Et puis, leur conscience, si longtemps engourdie par leur existence sans idéal, se réveille et, leur montrant la vision bien nette du néant de leur passé, leur donne le courage de se réhabiliter, en les dirigeant aux sources mêmes de la vie : le Travail.

Ce modeste résultat est une grande récompense pour celles de vous, mesdames, qui nous avez envoyé de l'ouvrage. Vous avez ainsi ouvert de nouveaux horizons à ces malheureuses d'hier qui, grâce à vous, seront heureuses puisque honnêtes demain.

Je désirerais toutefois qu'il fasse bien ressortir notre responsabilité à toutes. Puisque nous avons fait l'expérience que le travail est le grand libérateur, nous n'avons plus le droit d'être indifférentes ; car nous savons qu'en alimentant sans cesse notre atelier de travail, vous diminuerez la légion d'esclaves, et que, par cette phalange de libérées, vous hâterez le triomphe de l'action sublime que vous avez toutes à cœur, en cicatrisant, par votre sollicitude, par votre amour, la hideuse plaie sociale qu'est la prostitution.

C'est dans un sentiment de reconnaissance que je m'adresse à vous toutes, mesdames ; à celles qui ont collaboré à cette heureuse réalisation, et à celles auxquelles je fais un chaleureux appel, certaine qu'elles y répondront, parce qu'elles sauront désormais que leur concours nous est indispensable pour élargir notre champ d'action.

J'ai encore une demande bien pressante à vous faire.

Selon notre coutume, nous avons habillé chacune de nos pupilles libérées, et nous leur avons donné un trousseau. Nous avons agi de même vis-à-vis des victimes de la traite des blanches qui ont été hospitalisées à l'Œuvre Libératrice pendant la période précédant leur jugement.

C'est vous dire, mesdames, qu'il serait tout à fait nécessaire que vous ayez la bonté de nous envoyer des vêtements, des chaussures, et surtout des pièces d'étoffe pour robes et pour lingerie, afin que nous puissions préparer d'avance de nouveaux trousseaux, de nouvelles layettes pour toutes ces pauvres filles désespérées qui viendront frapper à notre porte, c'est-à-dire à votre cœur !
